

Chapitre 2

Stratégies prédicatives en contact : langue kali'na et discours bilingues des jeunes kali'na

Les langues amérindiennes parlées en Guyane, et plus particulièrement le kali'na, langue de la famille caribe, ont une histoire des contacts linguistiques déjà ancienne avec diverses langues : créoles à base lexicale anglaise (sranan tongo), à base lexicale française (créole guyanais) ou encore européennes (portugais, anglais et, plus récemment, français)¹. Diverses études ont permis d'observer des changements et des variations internes ou externes, liées au contact avec ces langues apportées par la colonisation (Alby 2001a, 2001b, 2005, Renault-Lescure 1985, 1990, 2002, 2005, 2009, Rose et Renault-Lescure 2008) ; ce chapitre s'inscrit dans leur continuation en se focalisant sur un aspect de la langue, les prédicats verbaux et sur la relation entre deux phénomènes, les emprunts et les alternances codiques. Sa particularité est de réunir deux approches, l'une linguistique qui vise à la description des changements lexicaux et leurs corollaires, les changements grammaticaux qu'ils induisent, l'autre sociolinguistique qui décrit les interactions entre bi-plurilingues au travers de micro-situations langagières. Il s'agit donc de déterminer quels sont les critères et les facteurs qui nous permettent de distinguer les deux phénomènes observés.

Après avoir décrit le contexte géographique, sociolinguistique et historique des contacts de langues, nous situerons les cadres théoriques et méthodologiques sur lesquels nous nous appuyons (1). Nous présenterons ensuite une description et une analyse des prédicats verbaux mixtes² apparaissant dans nos données respectives (2), pour conclure avec une réflexion sur la nature des phénomènes observés, et sur leur catégorisation (3).

1. Présentation du contexte

1.1. Le contexte amazonien

La langue kali'na, appelée aussi *galibi* en Guyane française, et *carib* dans la littérature anglophone, appartient à la famille caribe (*cariban family*). Celle-ci

¹ Des contacts plus anciens avec d'autres langues amérindiennes sont aussi attestés, notamment au niveau lexical.

² Nous utilisons dans certains cas cette formulation vague dans la mesure où les structures observées sont susceptibles d'englober différents phénomènes de contacts, notamment des emprunts et des alternances.

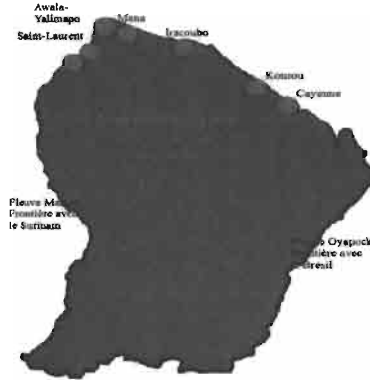
comprend environ vingt-cinq langues (Gildea 1998) parlées dans de vastes régions au sud et au nord de l'Amazone, plutôt dans la partie orientale de l'Amazonie, bien qu'une d'entre elles, le carijona, soit parlée à l'ouest, en Colombie et une autre, le yupka, à la frontière nord entre Colombie et Venezuela. Dans le nord du bassin amazonien, elles s'étendent jusqu'à la côte de la mer caraïbe. Au sud, elles sont limitées à la vallée du Xingú, affluent de l'Amazone. Parmi toutes ces langues, le kali'na est celle qui a la plus large extension géographique, depuis les savanes nord-orientales du Venezuela jusqu'au nord de l'Amapá, au Brésil, en passant par les trois Guyanes.



En Guyane française, les Kali'na se distribuent le long du littoral guyanais, de Cayenne jusqu'au fleuve Maroni dans six communes : Cayenne, Kourou, Iracoubo, Saint-Laurent du Maroni, Mana et Awala-Yalimapo.

³ Les noms et informations fournis sur cette carte (pays où ces langues sont parlées, et nombre de langues parlées) sont issus de Queixalós et Renault-Lescure (2000). Les cartes sont disponibles sur : <http://www.cartographie.ird.fr/linguas.html>

Carte 2 : Communes de Guyane dans lesquelles le kali'na est parlé



Dans ces différentes communes (hormis celle de Cayenne où les Kali'na ne vivent pas en regroupement communautaire), on comptabilise au total 14 villages dans lesquels vivent essentiellement – mais pas exclusivement – des membres de cette communauté.

1.1.1. Le contexte sociolinguistique

Les données démographiques dont on dispose aujourd'hui permettent d'évaluer les Kali'na à une population d'environ 20 000 personnes, dont 11 141 vivent au Venezuela et 3 000 au Guyana (Forte 2000), 3 000 au Surinam (Boven et Morroy 2000), environ 4 000 en Guyane française (Renault-Lescure 2009) et 28 au Brésil. S'il est peu aisé de quantifier le nombre de Kali'na vivant en Guyane française car les données fournies par les recensements français ne font pas état de l'appartenance ethnique des individus, il est encore plus difficile de déterminer le nombre de locuteurs de cette langue. Comme dans les pays voisins, il est plus faible (30 % au Venezuela, 80 % au Guyana, 50 % au Surinam suivant les références citées ci-dessus), mais aucune enquête exhaustive ne nous permet de donner des chiffres pour la Guyane. Différents paramètres interviennent suivant les localisations, les classes d'âge, les origines dialectales, les mobilités anciennes ou récentes, certaines familles ayant parfois opté, pour la transmission intergénérationnelle, pour le sranan tongo, le créole guyanais ou le français (Renault-Lescure et Goury 2009). Les Kali'na de Guyane parlent le dialecte *thewuyyu*, comme dans l'est du Surinam, mais, en Guyane, une frontière partage cette aire dialectale en deux variantes, occidentale et orientale.

1.1.2. Chronologie des contacts de langues

L'arrivée des Kali'na sur le plateau des Guyanes se situerait vers la fin du premier millénaire, dans une région aux contacts intertribaux déjà mouvementés. Les Kali'na, originaires du Roraima, seraient arrivés sur le territoire guyanais dans les

années 1000. Ils étaient donc déjà présents lors de l'arrivée des premiers colons⁴, et représentaient la communauté amérindienne dominante. Leurs premiers contacts dateraient selon Chalifoux (1992) du 16^e siècle, ils se font d'abord avec les Français, les Anglais, les Espagnols et les Portugais. Vers 1580 les Hollandais les rejoignent dans cette zone. Des épisodes guerriers ont certes accueilli les premières vagues de colonisation, mais les relations avec les colonisateurs furent relativement bonnes. Au 17^e siècle, le lexique kali'na témoigne déjà de ces contacts avec les Blancs avec ses emprunts à l'espagnol, au portugais, au néerlandais.

- (1) *alakoposa* « fusil » < esp. *arcabuz* (Boyer, 1654)⁵
pelo « chien » < esp. *perro* (Pelleprat, 1655)
palansisin « Français » < esp. *Francés* (Boyer, 1654)
kaleta « papier, livre, lettre... » < esp. / port. *carta* (Boyer 1654)
kawale « cheval » < port. *cavalo* (Pelleprat, 1655)
kasulu « perles de verre » < port. *casulo* (Biet, 1644)
supikili « miroir » < holl. *Spiegel* (Boyer, 1654)
palantuwini « rhum » < holl. *Brandewijsn* (Boyer, 1654)
- (2) *Na kaleta melo-yan t-asaka-li wa*
 INTERJ lettre écrire-PRES 3REF-ami-POS à
 « Bon ... il écrit une lettre à un ami. » (C.L.)⁶

La première politique explicite de la France à l'encontre des Kali'na date du 18^e siècle lorsque les représentants du royaume décident de la nécessaire sédentarisation des peuples amérindiens (Chalifoux 1992). Diverses missions sont alors organisées, visant à regrouper les Kali'na : une à l'ouest de Cayenne, une à Kourou (1713-1740) et une à Sinnamary (1740-1760). Les missionnaires jésuites qui les organisent sont finalement expulsés dans la deuxième moitié de ce siècle. A la fermeture de ces missions, la grande majorité des Kali'na va se réfugier dans la zone du bas Maroni.

Au début du 19^e siècle, des Kali'na vivent sur le fleuve Mana, ils sont issus du Surinam et ce sont eux qui fondent les villages de cette zone. Le rapport d'un gouverneur (cité par Chalifoux 1992 : 38-39) montre qu'ils entretiennent de bonnes relations avec les colons : « Ils se rendent [...] souvent utiles lorsque l'on a besoin de gibier ou de poisson. Vu que l'on a à employer leurs pirogues pour de longues courses : leurs embarcations sont bonnes : ils payent bien et long-temps. » Inversement, ils achètent aux colons des produits comme le rhum. Des Kali'na étaient aussi installés sur le bas Maroni pour échapper aux missionnaires : « Les

⁴ La région est « découverte » par Vincent Pinson en janvier 1500, trois ans plus tard un groupe de colons s'installent dans l'île de Cayenne, puis en 1604 une première expédition fait connaître cette colonie. C'est enfin en 1626 que le Cardinal de Richelieu autorise la colonisation de ce territoire. Par la suite de nombreuses missions furent organisées mais elles connurent toutes l'échec. La colonisation officielle de la Guyane par la France débute donc véritablement en 1763.

⁵ Entre parenthèses sont mentionnées les premières occurrences des emprunts dans les textes coloniaux puis scientifiques.

⁶ Voir plus bas le chapitre sur les données et les corpus (1.2.1.)

Galibis se réfugièrent dans une sorte de No-Man's Land entre le Surinam et les établissements français, dans des villages non contrôlés par les missionnaires » (Hurault 1972 : 183). Ainsi, de la fin du 18^e siècle à la moitié du 19^e siècle, les Kali'na vivent isolés de la colonie. Selon Renault-Lescure (1990) les influences des langues européennes s'effacent durant cette période.

Ils reprennent peu à peu des relations commerciales avec des habitants des colonies à la suite de la création de deux villes, celle d'Albina au Surinam en 1846, et celle de Saint-Laurent du Maroni en 1857 en Guyane. Selon Chalifoux (1992), c'est à partir de cette période que « les rapports des Galibis et des Européens se sont développés sur une base permanente ». Cette période est marquée par ces contacts linguistiques qui se nouent avec les langues issues de l'esclavage, des langues créoles, le sranan tongo (créole à base lexicale anglaise) et le créole guyanais (créole à base lexicale française). De nouveaux emprunts apparaissent dans le lexique du kali'na. Ils se font en deux vagues chronologiquement distinctes :

d'abord au sranan tongo :

- (3) *kotele* « ville » < sr. *kondre* (De Goeje 1946)
kelege « église » < sr. *kerki* (De Goeje 1946)
suwapulu « allumette » < sr. *swafru* (De Goeje 1946)
talapu « échelle, escalier » < sr. *trapu* (De Goeje 1946)
alimiki « citron » < sr. *lemki* (Ahlbrinck 1931)
aleisi « riz » < sr. *areisi* (Ahlbrinck 1931)

- (4) *palanakili kotele-li amime tela'a man*
Blancs pays-POS différent déjà 3.COP
« Le pays des Blancs, c'est déjà différent. » (C.L.)

puis au créole guyanais :

- (5) *puwela* « bâche » < cr. *pwela* (Renault-Lescure 1985)
maso « religieuse » < cr. *masò* (Renault-Lescure 1985)
labaleti « lance-pierre » < cr. *labalèt* (Renault-Lescure 1985)
lekol « école » < cr. *lekòl* (Renault-Lescure 1985)
simen « semaine » < cr. *simèn* (Renault-Lescure 1985)
lakele « clef » < cr. *lakle* (Renault-Lescure 1985)

- (6) *aleku yako 39 wotamo-poto lekol ta ti-wai-ye wa amana po*
guerre pendant 39 commencer-quand école à ADV-être-ADV 1.COP Mana à
« Quand la guerre a commencé en 39, j'étais à l'école à Mana. » (C.L.)

Un certain nombre d'emprunts au sranan tongo, les plus anciens vont s'ancre durablement dans le lexique, cependant que d'autres vont entrer en concurrence avec les emprunts plus tardifs au créole guyanais.

Tableau 1 : Emprunts aux langues créoles

Emprunts au sranan tongo stables	Emprunts en concurrence	
	Zone occidentale	Zone orientale
<i>mali</i> « camarade, Créole » < sr. <i>mali</i>	<i>olosi</i> « montre » < sr. <i>olosi</i>	<i>monti</i> « montre » < cr. <i>mont</i>
<i>patele</i> « bouteille » < sr. <i>batra</i>	<i>belekili</i> « boîte » < sr. <i>Brekri</i>	<i>bweti</i> « boîte » < cr. <i>bwat</i>

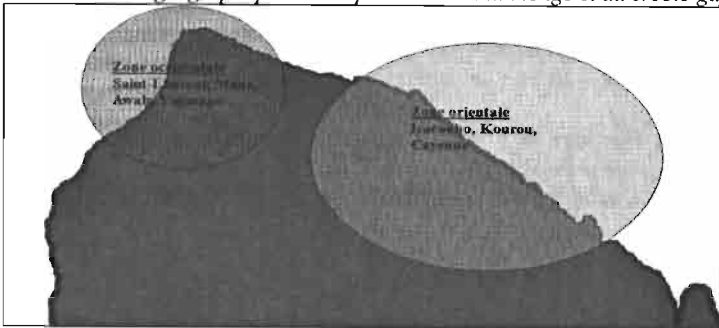
Exemple extrait d'un récit de l'époque de la deuxième guerre mondiale fait par un homme de 80 ans, originaire de la basse Mana, émigré depuis une cinquantaine d'années sur la rive brésilienne de l'Oyapock, fleuve frontière avec l'est de la Guyane où l'usage du créole guyanais est répandu :

(7) a. *kolomon kali'na amana po-no-n wa soldat (cr.)kapî-li*
 première fois kali'na Mana à-NOMLZ-PL par militaire faire-NOMLZ.PRES
 « C'était la première fois que les Kali'na de la [rivière] Mana étaient militaires. »

b. *i-yako=lo moko sundati (sr.) yopoto-li mo'e Saint-Laurent po*
 3-pendant=INT DEM.AN militaire chef-POS là-bas St-Laurent à
o-etî-po=te s-utaka-i ...
 3-nom-CAD=CONTR 1A-oublier-PARF
 « En ce temps là le chef des militaires à St Laurent, là-bas, mais son nom !
 Je l'ai oublié. » (C.L.)

Les emprunts à cette langue sont « dans la majorité des cas [...] en concurrence avec les emprunts au sranan ou bien apparaissent dans une distribution géographique précise comme variantes des emprunts au sranan ». Il existe donc aussi des variations diatopiques dans les emprunts et on distingue une « aire orientale, plus sensible à l'influence du créole guyanais et une aire occidentale, plus ouverte à celle du sranan » (Renault-Lescure 1990 : 91-92).

Carte 3 : Distribution géographique des emprunts au sranan tongo et au créole guyanais



C'est seulement dans la seconde moitié du 20^e siècle que le contact avec la langue française va progressivement s'intensifier, notamment du fait du développement de la scolarisation. C'est avec la création des homes catholiques (internats scolaires) que débute réellement la scolarisation des Amérindiens en Guyane. La fréquentation des homes commence en 1949, à l'époque de la départementalisation. En 1964, les homes passent sous financement public, leur objectif premier est de faciliter l'assimilation sociale des jeunes amérindiens⁷. Cette visée s'inscrit pleinement dans la politique de francisation des populations amérindiennes (1967) qui a été demandée – et obtenue – par les élus locaux du Conseil général. C'est finalement dans le courant des années 70 que les enfants amérindiens intègrent l'école publique laïque⁸. Progressivement, l'influence de la langue française va se faire de plus en plus ressentir dans la langue kali'na.

Les données présentées ci-dessous analysent donc la prédication verbale et non verbale en kali'na au travers de ce filtre diachronique, en reprenant les différentes étapes identifiées ci-dessus. Nous référerons à ces différentes vagues de contact au travers des périodes suivantes :

Tableau 2 : Périodes historiques

Périodes historiques	Principales langues de contact	Types de contact
P1 : premiers contacts avec des langues européennes (du 16 ^e au 18 ^e siècle) ⁹	espagnol (esp.), portugais (port.), français (fr.), néerlandais (néer.), anglais	Direct et occasionnel Guerriers et commerciaux
P2 et P3 : contacts avec les langues créoles (à partir de la deuxième moitié du 19 ^e siècle)	sranan tongo (sr.), créole guyanais (cr.)	Plus ou moins de compétence dans les langues d'origine des emprunts Commerciaux
P4 : contacts avec le français, phase dite de « francisation »	français (fr.)	Intense Tous types de contacts, scolarisation dans cette langue Plurilinguisme (diverses langues de Guyane dont le créole guyanais et le sranan tongo)

On peut observer pour finir que l'histoire de la langue kali'na entre dans ce que Winford (2003) qualifie de situation de colonisation où des langues européennes ont eu des fonctions dans les domaines publics à côté des langues amérindiennes. Cependant, ceci ne tient pas compte du fait que ces langues européennes ont varié dans le temps (espagnol, portugais, anglais, néerlandais, français) mais aussi que les

⁷ Statuts de l'Association des Homes.

⁸ En lien très certainement avec la création de l'Académie des Antilles-Guyane en 1973. L'Académie de la Guyane a été quant à elle créée en 1996.

⁹ Cette période sera peu détaillée.

degrés de contacts avec ces langues étaient plus ou moins importants. Par ailleurs, ces langues européennes n'ont pas été les seules langues en contact puisque l'histoire de l'esclavage, au travers de la naissance des langues créoles à base lexicale française et anglaise, a joué un rôle primordial dans les changements que cette langue a subi.

1.2. Présentation des données et des approches

1.2.1. Les données

Les données présentées ci-dessous sont issues de différents corpus obtenus entre 1980 et 2003 selon des modalités assez diverses.

Le « Corpus Lescure » (désormais C.L.) provient d'enregistrements sollicités ou spontanés recueillis dans le but d'élaborer une description du kali'na et d'en étudier les phénomènes de contact. Recueillis dans diverses zones où le kali'na est parlé, les textes comprennent des contes, des mythes, des récits de vie et, à partir des années 1995, des interactions dans différents contextes. Dans les corpus analysés linguistiquement, nous avons effectué une recherche systématique des phénomènes de contacts.

Nous présentons ci-dessous un échantillon de ces corpus enregistrés dans le village d'Awala où la pratique de la langue kali'na est assez générale. Entre le premier texte présenté et le dernier, la situation politique et sociolinguistique de ce village a enregistré des changements importants. Relativement isolé des institutions françaises, hormis l'école, avant les années quatre-vingt, ses habitants entretenaient par contre des relations familiales constantes avec les villages kali'na du Surinam (ex- Guyane hollandaise), ainsi que des relations de « compérage » avec les villageois créolophones (sranan tongo et créole guyanais) des deux pays. Il est devenu, quelques années plus tard et une première génération de jeunes longtemps scolarisés, un foyer de revendications politiques aboutissant à la création d'une organisation politique en 1983 et, en 1988, à la création de la commune d'Awala-Yalimapo regroupant deux villages, devenant ainsi la deuxième commune amérindienne en Guyane. Les contacts avec les autres langues ont évolué avec la scolarisation massive des enfants en français, l'insertion croissante dans le cadre institutionnel du département et l'augmentation importante du travail salarié hors du village.

Tous les intervenants ont le kali'na pour langue première, les créoles comme langues secondes, acquises de manière informelle et le français (ou non) comme langue scolaire dans un premier temps.

En (8), un **conte de la course du vent contre la tortue**, raconté par un homme d'une cinquantaine d'années, plurilingue (kali'na, sranan tongo, créole guyanais), non scolarisé en français (1981). Narration sollicitée.

- (8) *owe man hen wayan-ko*¹⁰ ?
 où 2. COP.INT INTERJ tortue-ko
 « - Où es-tu donc, Madame Tortue ? »

elopo wa
 ici 1. COP
 « - Je suis ici. »

takane=lo mana t-ika man ki-wili-ma-i iloke
 rapide=INTS 2.COP ADV-dire 3.COP 1PT-vaincre/victoire-VERBLZ-PARF ainsi
 « - Tu es vraiment rapide, avait-il conclu, ainsi tu m'as vaincu ! »

En (9), un **récit d'un naufrage** raconté par une femme d'une trentaine d'années non scolarisée, ayant vécu en Guyane hollandaise dans son enfance (1982). Récit sollicité.

- (9) *yawa-n-i-npo kuliya ta na'na kîn-i'-san*
 mauvais-nom-V-CAD canot dans 1EXCL 3-aller-PRES
 « Nous allions dans un canot pourri. »

pina-me na'na wai-yi kuliya poko
 misère-ATTR 1EXCL être-nom.NOMLZ.PRES canot en ce qui concerne
 « Il nous était difficile d'avoir un canot. »

mose=su la mimi Yoko Iteku m'lekoli
 DEM.AN.DIST=PART à nouveau Mimi Yoko Iteku jeune homme
na'naw#o-po-npo
 1EXCL aller- NOMLZ.PAS-CAD
 « Nous étions repartis avec celui-ci, Mimi Yoko, et le jeune Iteku. »

na'na kîn-i'-san na'na wo-pek-i-po-npo yako
 1EXCL 3-aller-PRES 1EXCL REF-retourner-NOMLZ.PAS-CAD quand
 « Nous naviguions lorsque nous nous sommes retournés. »

molopo na'na man tu-wo-pek-i-po po akulu tupo
 Là 1EXCL 3.COP 3REF-REF-retourner-NOMLZ.PAS à vase sur
 « On était là sur la vase, à l'endroit où nous nous étions retournés. »

En (10), une **discussion informelle sur un évènement historique important** : deux générations présentes, surtout des hommes, plurilingues kali'na, sranan tongo, créole guyanais, français. Les plus âgés n'ont pas fréquenté l'école, les plus jeunes ont fréquenté les internats ou les écoles du village et des communes voisines (1996).

¹⁰ Surnom amical.

- (10) *ulemalì unti nanka molo paila unti-po distinguer*
 Ulemali unti et DEM.INAN Paila unti-NOMLZ.PAS distinguer
poko na'na kin-i-yan
poko 1EXCL 3PT-mettre-PRES
 « Nous distinguons Ulemali Unti de l'ancien village de Paila Unti. »

en discussion molo oti elo-kon apparaître poko nei
 en discussion DEM.INAN chose DEM.INAN-PL apparaître poko 3.COP.PAS
m-uku'-sa-n
 2A-savoir-PRES-INT
 « Tu sais ? C'est au cours de la discussion que ces choses sont apparues. »

ami-kon oti noter poko na'na n-ili-i m-uku'-sa-n
 INDEF-PL chose noter poko 1EXCL 3PT-mettre-PARF 2A-savoir-PRES-INT
 « Nous en avons noté quelques unes, tu sais ? »

il semble que molo groupe wiino
 il semble que DEM.INAN groupe à partir de
elo-kon oko thème apparaître poko nei
 DEM.INAN-PL deux thèmes apparaître poko 3.COP.PAS
 « Il semble que ces deux thèmes soient apparus à partir de ce groupe. »

urgent-me man m-uku'-sa-n molo oti garder poko
 urgent-ATTR 3.COP.PRES 2A-savoir-PRES-INT DEM.INAN chose garder poko
i-tan
 mettre-FUT
 « Tu sais ? c'est urgent, nous allons garder ces choses-là. »

En (11), une **conversation familiale** : trois générations de femmes présentes, plurilingues, toutes ayant été ou étant scolarisées. La grand-mère parle kali'na, sranan tongo, créole guyanais, français, les deux mères kali'na, français, créole guyanais, les enfants kali'na et français (2000).

- (11) *iyonpo ø-wi'-take [atu] liþo wiþo-poto la'a/// kolopo pai*
 ensuite 1-aller-FUT INC aller-quand à nouveau demain peut-être
ø-wi'-take
 1-aller-FUT
 « Ensuite, il se peut que j'y aille, quand je reviendrai. J'irai peut-être demain. »

Marie-France ene=ne katu ø-wi'-take kokolo=ne oya la'a
 Marie-France voir=INT POS 1-aller-FUT le matin=INT là-bas à nouveau
ito-pa Daniel a'ta
 aller-NEG Daniel si
 « J'irai si possible voir Marie-France dès le matin tôt si Daniel ne va nulle part. »

iyonpo mo'ko wati y-alopo'-san ø-chauffeur-í-li
 ensuite DEM.AN assurément 1PT-emmener-PRES 1-chauffeur-V-POS
 « Car c'est lui, mon chauffeur, qui m'emmène. »

Odile 'wa téléphoner poko ø-wai-take lolipo ø-wika-i
 Odile à téléphoner poko 1-être-FUT PART.INTT 1-dire-PARF
 « J'ai dit que j'allais essayer de téléphoner à Odile. »

an-ukuti-pa wa ø-aut-i numéro-li [...]
 3PT-connaître-NEG 1.COP 3-maison-POS numéro-POS
 « Je ne connais pas le numéro de téléphone de sa maison. »

En (12), une **réunion du conseil municipal de la commune**, une dizaine d'hommes et de femmes entre 28 et 55 ans, plurilingues (kali'na, créole guyanais, français), scolarisés (2003).

(12)A. *ami-kon architecte ani-kapi-pa ma-tan moko kini-ka'-san*
 INDEF-PL architecte 3P-faire-NEG 3.COP-PL DEM.AN 3PT-faire-PRES
signer poko ilí-li ø-'wa man oluwa
 signer poko mettre-PRES 2-par 3.COP trois
 « Certains architectes ne le font pas, mais lui le fait, il faut que tu lui signes trois (...). »

B. *oti les autres apparaître poko ei-pa nan otipoko*
 Euh les autres apparaître poko être-NEG 3.COP.INT pourquoi
 « Euh, les autres n'apparaissent pas, pourquoi ? »

A. *bien sûr que pratique-me wati man pratique-me*
 bien sûr que pratique-ATTR NEG 3.COP pratique-ATTR
an-epo-lí-pa wa
 3PT-trouver-NOMLZ.PRES-NEG 1.COP
 « Bien sûr que ce n'est pas pratique, je ne trouve pas ça pratique... »

Le « Corpus Alby » (désormais C.A.) est quant à lui un corpus d'interactions recueilli en contexte scolaire (CA1999a et CA1999b¹¹) ou dans des échanges informels entre jeunes kali'na lors d'un match de foot (CA2001a) et lors d'une discussion entre jeunes sur leur avenir scolaire (CA2001b)¹². Il existe toutefois une constante, tous les enregistrements ont eu lieu dans la commune d'Awala-Yalimapo (voir la carte 2). Les locuteurs enregistrés sont tous bi-plurilingues, ils ont grandi dans la même commune avec un environnement linguistique relativement équivalent

¹¹ 16 jeunes de 10 à 12 ans scolarisés dans la même classe de CM2 de l'école d'Awala-Yalimapo.

¹² Jeunes de 14 à 18 ans. Les enregistrements sont effectués par l'un d'entre eux.

pour tous. Les élèves de CM2 sont scolarisés ensemble depuis la petite section de maternelle, tandis que les jeunes forment un véritable groupe de pairs qui se retrouve pour diverses activités en dehors de leurs études (certains sont au lycée, d'autres au collège). Ils ont appris le kali'na naturellement, dans le contexte familial et dans l'environnement quotidien, comme langue première. Le français quant à lui est appris à l'école, dans un contexte plus formel, mais dans certains cas il peut aussi être employé par des membres de la famille et donc avoir été acquis antérieurement à la scolarisation. Pour cette génération ces langues (et les autres langues parlées, car nous sommes ici en présence d'une véritable situation de plurilinguisme) sont *co-présentes* (Pochard 1997 : 6) elles font partie de leur répertoire linguistique, de leur environnement et ils font appel à elles « en fonction des situations dans lesquelles on peut les utiliser ou du statut que les interlocuteurs se donnent mutuellement consciemment ou non ». Ils ont donc à construire une identité plurielle qui se fonde sur leur plurilinguisme, pluriculturalisme et dont on trouve une trace dans leurs productions langagières.

Dans le cas de CA1999, l'objectif était de comparer les variétés parlées par les élèves dans deux situations (salle de classe ou CA1999a et cour de récréation CA1999b) et en fonction de leur sexe (filles ou garçons) mais avec une constante, le fait que les élèves jouent au « jeu du dessin caché » : l'un des élèves a sous les yeux un dessin qu'il doit décrire à un camarade qui ne voit pas le dessin et doit le reproduire en fonction des indications qui lui sont données ou des réponses à ses propres questions. Les enfants jouent donc en binôme dans deux espaces différents avec un magnétophone posé sur la table. L'enquêtrice s'éloigne autant que possible.

Corpus CA1999a

- (13) 10.A. *derrière molo lampe . il y a- euh . il y a- il y a- euh . molo . derrière la lampe il y a . owi bwèt* « Derrière la lampe il y a une boîte. »
11.C. *owi bwèt* ' « Une *bwèt* ? »
12.A. *aha* « Oui. »
13.C. *soit owi boîte* ' « Ou une boîte ? »
14.A. *owi boîte* « Une boîte. »

Corpus CA1999b

- (14) 4.B. *gauche // molo palulu oti tupo . hm . ami oti . wakapu tupo* ' « A gauche, cette banane est au dessus de la chose, une chose au dessus du poteau. »
5.E. *owe* ' « Où ? »
6.B. *wakapu tupo . gauche pato* « Au dessus du poteau, vers la gauche. »
7.E. *oti ko molo nan . wakapu* ' « Qu'est-ce que c'est ça wakapu ? »
8.B. *un poteau' . poteau tupo* « Un poteau, au dessus du poteau. »
9.E. *poteau tupo* ' « Au dessus du poteau ? »
10.B. *aha* « Oui. »
11.E. *poteau pato soit itupo* ' « A côté du poteau ou au dessus de lui ? »
12.B. *itupo* ' « Au dessus de lui ! »

- 13.E. *a'a . senel' . senel' senel'* « Okay, je le vois ! Je le vois ! Je le vois ! »
 14.B. *tiselele man* « Il est suspendu. »
 15.E. *la moitié de elo . dessinme'* « A la moitié du dessin ? »

Dans le cas de CA2001, l'objectif était de décrire la variété de kali'na parlée par un groupe de pairs, les jeunes kali'na de sexe masculin afin de déterminer si certaines des formes observées chez les enfants se figeaient chez les jeunes. Il s'agissait aussi de déterminer si l'on était en présence d'une variété mixte spécifique à ce groupe. Dans ce cas, c'est un jeune, membre du groupe qui effectue les enregistrements.

Corpus CA2001

- (15) 21. E. *oh ! oneatako ami mepolii / gardien palipe ?* « Oh ! Quand est-ce que tu as trouvé/vu qu'un gardien était fort ? » (R. arrive)
 22. Dé. *ajsiRoŋli ami senelii.* « J'ai bu de ton sirop. »
 23. R. *et alors ?*
 24. E. *aine R. ! / aine ! aine !* « Pas vrai R. ! Pas vrai ! Pas vrai ! »
 25. R. *ehm / aine ?* « Ehm, pas vrai ? »
 26. E. *aine ! / palipe kapi man !* « Pas vrai ! Il n'est pas fort ! »
 27. R. *palipe man ! Il est fort ! xxxx* (Ils se mettent tous à parler en même temps pour commenter la réponse de R.) ///
 28. Y. (tout bas) *asimpe man.* « Il fait chaud. »
 29. Dé. *kamakon ! oisampa¹³ na'a la'a !* « Allons rejouer ! »
 30. E. *oisampatoko iloke !* « Jouez alors ! »
 31. Dé. *El. na'a !* « Fais quelque chose El. ! »
 32. R. *oh ! / Da. na'a ! // ça sent la bouche de Da. / maintenant !* « Oh ! Encore Da. ! ça sent la bouche de Da. maintenant ! » (R. est en train de boire le sirop de Da.)
 33. Dé. *ah ! / itime se ! xxxx* « Ah ! Mais tais-toi donc ! »
 34. E. *awu wa kapi natulupoi / aseke niton aiye / wikae lo po kesenilili iwa.* « Ce n'est pas à moi qu'il l'a demandé (la permission de boire le sirop), il est allé le chercher tout seul. Je lui ai dit de ne pas le boire. »
 35. X. *kumakuma* « Poisson » ...
 36. E. *je vais dire à {mamie- xxxx}* (en imitant la voix d'une petite fille)
 37. R. *felomepo loten} Da. sepolii pea po / tiposine melo kumakuma upuonpo inupo san!* (rires de J.) « J'ai rencontré Da. Tout à l'heure à la plage, il suçait la tête d'un poisson avec plaisir. »
 38. Dé. (il applaudit en tapant sur la table) *apokupeme man hein !* « Il est content de lui hein ! »
 39. Y. : *blagewepe man / hein !* (fou rire de R.) « Tu as des vers, hein ! »
 40. E. : *blaguemempo wa / molo rigolomempo {wa loten}* « Je suis un petit blagueur, je suis juste un petit rigolo. »

¹³ Variation *oisampa / aisampa*.

Ces corpus ont été soumis à une double analyse, une identification des formes mixtes apparaissant au sein des énoncés et une description de celles-ci sous un angle linguistique, mais aussi une analyse conversationnelle visant à déterminer la fonction des alternances apparaissant dans ces discours.

1.2.2. Les approches

Nous nous focalisons dans notre analyse sur un même objet, les prédicats verbaux mixtes, en cherchant à lui appliquer une méthode permettant de mettre en complémentarité deux approches, l'une linguistique, l'autre sociolinguistique ; mais aussi en cherchant à relier des traditions de recherche qui ont jusqu'alors étudié les phénomènes de contacts sous deux angles distincts, l'un diachronique s'intéressant à des phénomènes comme la genèse des créoles (Thomason et Kaufman 1988, Winford 1997) ou la mort des langues (Dorian 1989, Dressler 1981, Kinkade 1994), l'autre synchronique qui étudie les alternances codiques et les parlars bilingues en s'appuyant sur des modèles de description grammaticale (Poplack 1980, Muysken 2000) ou pragmatique (Auer 1995, Heller 1995). Cette pluralité de regards sur les phénomènes de contacts a eu pour conséquence un foisonnement terminologique au sein duquel il est parfois peu aisé de se retrouver, c'est le cas en particulier pour la distinction entre les phénomènes d'emprunts et les alternances codiques. C'est à ces deux phénomènes que nous nous intéressons ici en particulier, et plus spécifiquement en ce qui concerne les prédicats.

L'emprunt de verbes d'une langue source dans une langue cible a fait l'objet de descriptions particulières comme dans Muysken (2000) ou Wichmann et Wohlgenuth (2008) conduisant à en caractériser les différents types. Parmi les catégories dégagées, deux d'entre elles semblent correspondre aux phénomènes observés en kali'na. La première est celle des *verbes insérés* (Muysken 2000 : 184-185) qui sont introduits dans la langue cible à la position habituelle des verbes (a) sous une forme *nue* (cas où la langue cible est de type isolant), (b) par affixation sans adaptation (cas où la langue cible est de type agglutinant) ou encore (c) avec adaptation de la forme puis affixation car le verbe ne peut être intégré que dans une forme morphologiquement appropriée pour la flexion. Ce troisième cas est qualifié par Wichmann et Wohlgenuth (2008) d'*insertion indirecte*. La seconde catégorie est celle des *verbes bilingues composés* où l'on adjoint au verbe emprunté un verbe auxiliaire (Muysken 2000 : 184), qui rejoint la catégorie qualifiée par Wichmann et Wohlgenuth (2008) de *stratégie du verbe 'light'* ou de *do-strategy* dans la mesure où le verbe adjoint est le plus souvent le verbe *faire*. On relève aussi chez Field (2002) ou Thomason et Kaufman (1988) une description du rôle joué par l'écart et la proximité typologiques des langues cible et source. Nous verrons ci-dessous que le kali'na semble bien subir, dans sa capacité à emprunter, des contraintes liées à la similitude et à la distance typologique des langues en contact.

Cependant, si ces catégories sont utiles comme outil de description des phénomènes grammaticaux, elles s'appuient essentiellement sur des distinctions

basées sur des critères typologiques. Or, les approches pragmatiques peuvent permettre de les compléter en montrant les raisons pour lesquelles ces formes mixtes apparaissent, en tout cas dans la situation actuelle. Ainsi, nous proposons une analyse des discours bilingues produits actuellement par les jeunes kali'na en les rattachant à deux catégories de la typologie de Auer (1999), celle dite des *alternances conversationnelles* et celle des *mélanges de langues*.

La première fait référence à des discours où les bilingues alternent les langues pour structurer leur discours, lui donner du sens. Dans ces interactions, l'alternance est interprétée par les interactants comme contextualisant un aspect de la situation discursive ou comme donnant une indication sur les participants. Aussi, dans ce cas, les alternances ont une fonction essentiellement rhétorique, elles constituent un commentaire métapragmatique en ce sens qu'elles permettent aux bi-plurilingues de donner du sens – ou plus de sens – à leur message (c'est le cas aux lignes 32 et 36 de l'exemple 15 corpus CA2001). Ce type de discours prend en général place dans le cadre d'interactions exolingues-bilingues (mais pas exclusivement), et les alternances peuvent aussi y jouer un rôle de *bouée transcodique* (Moore 1996) au sens où elles permettent de pallier une lacune (momentanée ou non) de la compétence dans la langue employée dans l'interaction (c'est le cas à la ligne 10 de l'exemple 13, CA1999a) où le locuteur signale par ses nombreuses hésitations sa difficulté à trouver le mot *boite* (soit en kali'na soit en français) et passe finalement par le créole *bwèt*). Les données du corpus CA1999a (exemple 13) relèvent plus de ce type de discours. En effet, même si la situation y est en soi endolingue-bilingue, le fait que l'objectif est pour les élèves de réaliser un exercice de français introduit une composante exolingue, les mettant ainsi en position d'apprenants ou de bi-plurilingues-apprenants.

La seconde fait référence à des discours où sont juxtaposés des éléments appartenant à des variétés de langues différentes. Dans ce cas, ce qui est significatif n'est pas le fait d'alterner à un moment donné de l'interaction, mais l'usage alterné des langues en soi. On est ici en présence d'une variété à part entière où les interlocuteurs ont conscience d'échanger sur un mode bi-plurilingue qui ne peut être employé qu'avec des bi-plurilingues (il implique des compétences similaires dans les deux – ou plus – langues). L'emploi de cette variété a une signification sociale, celle de signifier l'identité mixte d'un groupe (Blommaert 1992, Hill et Hill 1986), et peut parfois se traduire par une dénomination de la variété par le groupe : *Italoschwyz* (Franceschini 1998), *Yanito* (Moyer 1988), *Mikijimap* ou *Mix-im-up* (McConvell 1988), *Ap-ne-ap* ou *half and half* (Bani 1976), etc. Elle apparaît en général dans des interactions de type endolingue-bilingue (De Pietro 1988 : 72), et ont les caractéristiques de ce que Matthey et De Pietro (1997 : 155) qualifient de *parler bilingue* ou de *parler bilingue ordinaire* où « le passage d'une langue à une autre est coulant ; [...] n'entrave pas la communication, ne provoque aucune répétition, aucune des questions de compréhension ou de clarification qui caractérisent la communication dite « exolingue » – lorsque l'une des langues est mal maîtrisée par l'un des participants. » (Deprez 1999 : 81). Les corpus CA1999a (exemple 13),

CA2001 (exemple 15) et certains des corpus CL présentent des caractéristiques similaires à celles du mélange de langue.

Le fait de travailler avec l'ensemble de ces données permet d'avoir un état assez intéressant du phénomène observé. On y trouve une grande variété de locuteurs (sexe, âge, etc.) et de situations d'interaction. Ceci nous permet donc de déterminer dans quelle mesure un phénomène est fréquent dans la langue ou s'il apparaît de manière plus rare ou seulement dans une situation donnée. Ce critère de fréquence – ajouté aux autres critères employés pour distinguer entre alternance et emprunt – permet peut-être de dire si le phénomène observé est du domaine du changement (impact sur la langue) ou du domaine de la variation.

2. Description des structures prédicatives du kali'na

Avant de présenter un aperçu chronologique, selon les différentes périodes identifiées ci-dessus, nous décrivons dans un premier temps la prédication verbale et non verbale dans le système de la langue kali'na. C'est sur cette base que nous nous appuyons pour analyser ensuite les formes mixtes observées.

2.1. La prédication verbale

Le prédicat verbal est nécessairement formé d'une base verbale, d'une marque de personne préfixée, ainsi que d'affixes, le plus souvent suffixes, qui peuvent être plus ou moins nombreux. L'exemple ci-dessous illustre un prédicat verbal, de structure minimale, c'est-à-dire : l'indice personnel, la racine verbale et la marque de TAM :

- (16) *ken-entame-yan*
3-manger-PRES
« Il mange. » (C.L.)

L'exemple suivant présente un prédicat verbal dont la base est plus complexe. Un nom *woto* « poisson » est verbalisé à l'aide d'un morphème de transfert de classe *-ka* qui le fait passer de la classe des noms à celle des verbes transitifs *woto-ka* « pêcher (trans.) », puis il est dérivé par un préfixe qui le rend intransitif [*w*]e-*woto-ka*. Un morphème aspectuel (modalité d'aspect) indiquant que l'action est complètement achevée est affixé à cette base complexe [*w*]e-*woto-ka-ma*, puis cette base verbale est fléchie. Un indice personnel de 3^{ème} personne lui est préfixé et un morphème de TAM lui est suffixé :

- (17) *n-e-woto-ka-ma-i*
3-DETR-poisson-VERBZ.TR-ACHEV-PARF
« Il a fini de pêcher [sa partie de pêche]. » (C.L.)

Les verbes finis sont essentiellement caractérisés par :

- leur caractère transitif ou intransitif ; en d'autres termes, le nombre d'arguments impliqués (1 ou 2) ; les formes indicielles préfixées présentent un certain nombre d'allomorphes.

Tableau 3 : Indices personnels des verbes à deux actants

initiale du radical	« agent »				« patient »				
	-C	-Cu	-i	V	-C	-Cu	-i	V	-e
1	si-	si-	s-i>si-	s-	∅	∅	∅-	y-	y-
2	mi-	mi-	m-i>mi-	m-	a-	a-	a-i>o-	ay-	ay-
1+2	kisi-	kisi-	kis-i>kisi-	kVs-	ki-	ku-	k-	k-	k+e>ko/a
3	(ki)ni-			(kV)n ¹⁴⁻¹⁵	(ki)ni-		kVn / n-		

- les indices personnels des verbes transitifs présentent une hiérarchie des personnes qui marque, là où il n'y qu'une place indicielle de personne et deux arguments, la personne la plus haute, en l'occurrence les personnes de l'intralocation par rapport à la 3^{ème} personne :

(18) *m-ene-i*
 2A-voir-PARF
 « Tu [l'] a vu. » (C.L.)

Dans l'exemple (18), la 2^{ème} personne qui indique le premier argument – 2A – est plus haute que la 3^{ème} et c'est elle qui est marquée.

(19) *ay-ene-i*
 2PT-voir-PARF
 « [II] t'a vu. » (C.L.)

Dans l'exemple (19), la 2^{ème} personne indique ici le deuxième argument – 2PT – elle est plus haute dans la hiérarchie et est donc marquée.

- une opacité, éclairée par les contextes ou divers procédés comme la mise au passif, à l'impératif, etc., lorsque les deux personnes sont les personnes de l'intralocation et au même niveau dans la hiérarchie des personnes, avec une certaine prééminence du patient :

(20) *ki-wili-ma-i* *iloke*
 1PT-vaincre/victoire-VERBLZ-PARF ainsi
 « ainsi tu m'as vaincu ! » (C.L., exemple extrait de l'exemple (8))

¹⁴ Cette variation entre les pronoms de 3^{ème} personne est liée aux marques de TAM : *ken-ene-yan* (3P-voir-PRES) « [il] le voit » mais *n-ene-i* (3P-voir-PARF) « [il] l'a vu »

Dans un autre contexte, on pourrait avoir à comprendre « ainsi je t'ai vaincu ! ».

- une prééminence du rôle sémantique de patient quand deux troisièmes personnes sont impliquées :

(21) *ni-melo-i*
 3PT-décorer-PRES
 « [elle] l'a décoré. » (C.L.)

Dans l'exemple (21), la 3^{ème} personne marquée est le deuxième argument – 3 PT.

Lorsque le patient est lexicalement présent, l'indice personnel n'apparaît pas : ils sont en distribution complémentaire. La structure des constituants n'est pas libre : l'ordre OV est dans ce cas un ordre strictement obligatoire :

(22) *sapela melo-i*
 bol à cachiri décorer-PARF
 « [elle] a dessiné le bol à cachiri (bière de manioc) » (C.L.)

Les indices personnels des verbes intransitifs les répartissent en deux sous-classes de verbes intransitifs :

Tableau 4 : Indices personnels des verbes à un actant

initiale du radical	"actifs"		"statifs"				
	-w	-wa	-C	-Cu	-i	V	-e
1	ø-w->ø-	ø-w>ø-	ø	ø	ø-	y-	y-
2	m-w>m-	m-w>m-	a-	a-	a-i>o-	ay-	ay-
1+2	kVt-w>kVt-	kot-wa>koto-	ki-	ku-	k-	k-	k-e>ka
3	(kV)n-		(ki)ni-			(kV)n-	

- Une série d'indices présente un paradigme de marques en partie identiques à celles qui indiquent l'agent du verbe à deux actants, l'autre des marques identiques à celles qui en indiquent le patient :

(23) *m-oma-i*
 2-tomber-PARF
 « Tu es tombé. » (verbe « actif ») (C.L.)

(24) *ay-uwa-i*
 2-danser-PARF
 « Tu as dansé. » (verbe « statif ») (C.L.)

- Ces deux sous-classes de verbes intransitifs correspondent à un système d'intransitivité scindée, largement présent dans les langues caribes, et souvent

décrit comme « actif/statif », ces notions recouvrant des catégories sémantiques parfois difficiles à cerner, et, en kali'na, des caractéristiques morphologiques particulières. Ils comprennent notamment tous les verbes dérivés par des préfixes de réfléchi, réciproque et détransitivisation, ceux-ci commençant tous par *w-*. Le verbe *woma* « tomber » (exemple ci-dessus), qui a perdu sa consonne initiale lors de la préfixation de l'indice personnel, provient de la dérivation de *ema* « jeter » ;

- Son système de temps, mode et aspect, dont les valeurs se recourent souvent : le présent – valeurs temporelles relativement indéterminées : moment de l'énonciation ou, plus rarement, futur immédiat, ou même omnitemporales (vérité générale, présent de narration) , valeurs aspectuelles (état contingent, état permanent, faits cycliques, état habituel) –, le passé « proche » – passé autobiographique et une valeur aspectuelle de processus qui démarre ou se déroule –, le passé « révolu », le futur – valeur temporelle d'ultériorité, parfois une valeur modale d'intention– :

Tableau 5 : Temps, aspect et mode

Radical verbal	1, 2, 1+2 Agent / Actant				1, 2, 1+2 Patient				3 A / A et Patient			
	Présent	Passé proche	Passé Révolu	Futur	Présent	Passé Proche	Passé Révolu	Futur	Présent	Passé Proche	Passé Révolu	Futur
a#	-e	-akon	-nen	-take	-e	-akon	-nen	-tan	-no	-akon	-nen	-tan
pi, ti, ki, ku #	-sa	-sakon	-nen	-take	-sa	-sakon	-nen	-tan	-san	-sakon	-nen	-tan
i#	-ya	-yakon	-n	-take	-ya	-yakon	-n	-tan	-yan	-yakon	-n	-tan
Tous les autres radicaux	-ya	-yakon	-nen	-take	-ya	-yakon	-nen	-tan	-yan	-yakon	-nen	-tan

Une valeur aspectuelle toujours marquée par le suffixe *-i* exprime un aspect résultant ainsi que l'expérience acquise. Il a aussi une valeur modale exprimée dans une demande. Les modes sont représentés par des marques de flexion propres. Ce sont l'irréel, l'impératif et le vétéatif. L'aspect progressif et le volitif sont construits avec des groupes postpositionnels présentés plus loin.

- La productivité de ses bases dérivées et la diversité des morphèmes de verbalisation (dix-neuf suffixes de dérivation intransitive et transitive, Hoff 1968) :

(25) *wale* « chant » > *wale-ta* « chanter »

(26) *womin* « vêtement » > *womin-to* « habiller [quelqu'un] »

- (27) *iyonpo waino asiko we-pana-ma-i atone-naka*
 après par un peu DETR-oreille-VERBLZ.TR-PARF d'un côté-DIRECT
 « Ensuite, j'ai un peu écouté par ailleurs. » (C.L.)

2.2. La prédication non verbale

La prédication non verbale tient une place importante dans la langue (énoncés équatif, descriptif, progressif, volitif, négatif, possessif, descriptif). Les prédicats sont constitués d'une copule (ou autres verbes assimilés « être », « aller ») et de l'élément prédicatif, nom, groupe postpositionnel, adverbe¹⁶.

- (28) *enu-p[a]-in mo'ko man*
 yeux-PRIV.ADV-NOMLZ DEM.ANIM 3.COP
 « C'est un aveugle. » (C.L.)

- (29) *tuna amí man*
 eau INDEF 3.COP
 « Il y a de l'eau. » (C.L.)

Dans cette construction nominale, un pronom précède la copule. Certains de ces prédicats mettent en jeu une structure composée d'une postposition précédée de son complément nominal, comme les locatifs, le volitif ou encore une structure avec la postposition *poko* dont le sens est « occupé à » :

- (30) *palana ta man*
 mer dans 3.COP
 « Il est en mer. » (C.L.)

- (31) *tuna se wa*
 eau VOL 1.COP
 « J'ai soif, je veux de l'eau. »(C.L.)

- (32) *woto poko man*
 poisson occupé.à 3.COP
 LIT « Il est occupé au poisson (en train de pêcher, de nettoyer le poisson). »¹⁷ (C.L.)

¹⁶ On peut appliquer aux adverbes kali'na la définition de la catégorie lexicale qu'en donne Carlin (2004 : 68) pour le trio, autre langue caribe, de fonctionnement similaire sur ce point : « Les adverbes sont définis sur une base sémantique et morpho-syntaxique. Les adverbes ne peuvent se combiner avec des marques de personne ou de pluriel. La seule marque morphologique qu'ils peuvent s'adjoindre est celle d'un suffixe de nominalisation. La plupart des adverbes sont des formes dérivées. Ils modifient généralement un verbe. Ils ne peuvent modifier un nom que s'ils ont été auparavant nominalisés »

¹⁷ *poko* est d'abord une postposition locative : *palanka poko man* « il est contre la planche »

Le complément nominal peut être, avec certaines postpositions, un verbe nominalisé. Dans ce cas, les verbes intransitifs sont préfixés d'un indice personnel indiquant l'argument unique des verbes intransitifs et les verbes transitifs sont préfixés de l'indice personnel indiquant l'argument patient des verbes transitifs :

- (33) *a-wonkili* *poko* *mana*
 2-dormir-NOMLZ occupé à 2.COP
 « Tu es en train de dormir. » (LIT « Tu es occupé à ton dormir. ») (C.L.)
- (34) *i-kulama-li* *poko* *man-ton*
 3PL-réparer-NOMLZ occupé à 3.COP-PL
 « Ils sont en train de les réparer. » (LIT « Ils sont occupés à leur réparer [les filets de pêche]. ») (C.L.)

Dans ces exemples, la construction avec *poko* contient une valeur aspectuelle de progressif.

D'autres prédicats non verbaux mettent en jeu une structure adverbiale. Les énoncés possessifs (ou privatifs) ont pour prédicat un adverbe en fonction attributive, formé d'un nom dérivé :

- (35) *ti-maalu-ke* *man*
 ADV-coton-ADV¹⁸ 3.COP
 « Il a du coton. » (C.L.)

Les énoncés équatifs sont formés d'un adverbe dérivé par suffixation du morphème *-me*¹⁹ à une base nominale :

- (36) *phyai-me* *man*
 chamane-ATTR 3.COP
 « Il est chamane. » (C.L.)

Les énoncés négatifs sont formés par affixation de morphèmes de négation sur une base verbale :

- (37) *i-kumi-pa* *wa*
 NEG-avoir faim-NEG 1.COP
 « Je n'ai pas faim. » (C.L.)

¹⁸ ADV-...-ADV est un circonfixe

¹⁹ *-me* comme morphème attributif peut aussi être analysé comme une postposition *me* « qui fait fonction, qui ressemble, qui est temporairement ».

3. Les effets du contact avec les langues créoles

Au fil du temps, les emprunts ont intégré progressivement le kali'na d'une manière qui correspond relativement aux échelles d'empruntabilité proposées par différents auteurs, notamment Field (2002). Comme on peut apprécier dans le tableau 6, les noms sont empruntés en premier lieu et intègrent la sous-classe des noms de possession aliénable (1) ou celle des noms non-possessionnés, mais avec une forme supplétive pour la possession (2) (aucun nom n'est intégré dans la sous-classe des noms se référant à une possession inaliénable), suivis de mots fonctionnels (coordinateurs et conjonctions) et d'adverbes (au sens français).

Tableau 6 : Emprunts sans changement de catégorie

Classe de mots	Langue d'origine	Classe en kali'na	Kali'na	Sens
nom	<i>kondre</i> (sr.) <i>dilèt</i> (cr.)	nom (1)	<i>kontele</i> <i>dileti</i>	« village, ville » « lait »
nom	<i>poespoesi</i> (sr.)	nom (2)	<i>pusipusi</i>	« chat »
Mot fonctionnel	<i>efi</i> (sr.) <i>pase</i> (cr.)	Mots fonctionnels	<i>efi</i> <i>pase</i>	« si » « parce que »
Adverbe	<i>panmantan</i> (cr.) <i>tijou</i> (cr.)	Adverbe	<i>panmantan</i> <i>tijou</i>	« pendant ce temps » « toujours »

Cette première vague d'emprunts ne sera pas détaillée ici dans la mesure où on n'y relève pas d'emprunts verbaux.

3.1. Contacts avec le sranan tongo

Une classe particulière, celle des verbo-nominaux²⁰ du sranan tongo est intégrée dans celle des noms, avec un fonctionnement défectif : ils apparaissent uniquement comme base nominale pour la formation de verbes dérivés avec le suffixe de dérivation *-ma* entraînant un transfert dans la classe des verbes transitifs.

Tableau 7 : Emprunts de verbo-nominaux comme noms

Classe de mots dans la langue d'origine	Langue d'origine	Classe en kali'na	Kali'na	Sens
Verbo-nominal	<i>lesi</i> (sr.)	nom (3)	<i>lesi-</i>	« lire / lecture »

²⁰ Dans les premiers travaux de Renault-Lescure, ils sont considérés comme des verbes. Toutes les bases verbales peuvent être indifféremment V ou N.

(38)a. *lesi-ma* « lire V.tr »

b. *si-lesi-ma-e*

1A-lecture-VERBZ.TR-PRES

« Je lis [quelque chose] » (C.L.)

(39)a. *begi-ma* « prier V.tr »

b. *wini-ma*²¹ « gagner V.tr. » (C.L.)

(40) *ki-wili-ma-i* *iloke*

1PT-vaincre/victoire-VERBLZ-PARF ainsi

« ainsi tu m’as vaincu ! » (C.L., exemple extrait de l’exemple (8))

De nombreux éléments du sranan tongo seront ainsi empruntés pour former *directement* des verbes kali’na, ce qui est un phénomène différent de la dérivation verbale des emprunts nominaux. En effet la dérivation des emprunts nominaux du type (1) du tableau 6 était déjà un processus existant et est toujours productif, mais *indirect*, après intégration de l’emprunt d’un nom dans la classe des noms. Ces derniers, quelle que soit la langue source, peuvent se voir appliquer toutes les règles de dérivation et de flexion nominales du kali’na. Voici quelques exemples de dérivation avec transfert dans la classe des verbes (C.L.) :

(41) *salalu* « salaison » > *salalu-to* verbe transitif formé par suffixation du morphème de verbalisation transitive *-to* « saler (imprégner de sel pour conserver) [du poisson] »

(42) *sopo* « savon » > *sopo-to* « savonner [quelqu’un ou quelque chose] »

(43) *lakele* « clef » > *lakele-to* « fermer à clef [quelque chose] »

(44) *pena si-lakele-to-ya* (*lakele*, du créole guyanais *laklé*)

porte 1A-clef-VERBZ.TR-PRES

« Je ferme la porte à clef. »- (C.L.)

Le procédé de dérivation d’emprunts nominaux était donc déjà employé lorsque sont entrées ces nouvelles formes dans la langue (avec *-ma*). Mais ces dernières ont des caractéristiques qui les mettent à part :

- elles ont été productives uniquement avec les verbo-nominaux du sranan, retenant vraisemblablement la caractéristique nominale de ces formes pour les intégrer morphologiquement ;

²¹ *Wini-* est une variante de *wili-*.

- elles ont été uniquement construites pour former des bases verbales, retenant la caractéristique sémantique du verbe ;
- elles ont formé ces verbes dérivés par suffixation d'un unique morphème de verbalisation transitive *-ma* ;
- les procédés de dérivation applicables aux verbes peuvent leur être appliqués, notamment le processus d'intransitivisation qui les verse obligatoirement dans la sous-classe des verbes intransitifs « actifs ».

- (45) *begi-ma* « prier quelqu'un » > verbe transitif
we-begi-ma « prier » > verbe intransitif

Les premiers emprunts de noms, de mots fonctionnels et d'adverbes cités plus haut correspondent à des emprunts « idéaux » (Poplack, Wheeler et Westwood 1987). Ils sont phonologiquement, morphologiquement et syntaxiquement intégrés à la langue emprunteuse et ne sont pas en concurrence avec des mots natifs. Si on considérait toutefois l'emprunt de verbo-nominal du sranan tongo comme une figure particulière de l'emprunt de verbe, il serait à classer parmi les différentes catégories d'emprunts de verbes présentées ci-dessus, et plus spécifiquement la catégorie des *emprunts adaptés* de Muysken (2000) correspondant à la stratégie d'insertion indirecte de Wichmann et Wohlgemuth (2008). En effet, en kali'na *-ma* est un verbalisateur transitif qui peut s'appliquer à d'autres bases nominales, peu fréquentes, que ces bases empruntées, mais il a acquis cette spécialisation. Ahlbrinck (1956 : 257) indique dans les années 30 : « *ma* suffixe qui transforme un substantif en verbe transitif. [...] Beaucoup de mots étrangers sont 'caraïbisés' à l'aide de ce suffixe : *bikitima* = confesser ; *bresima* = bénir ; *dopuma* = baptiser ; *etrouwma* = se marier, etc. » et Hoff (1968 : 236) cite, parmi quelques autres exemples « *pasama* 'to pass', *winima* 'to win something' ».

3.2. *Contacts avec le créole guyanais*

On voit apparaître, parallèlement aux emprunts verbo-nominaux issus du sranan tongo, des formes différentes liées à une nouvelle configuration des langues de contact. Elles correspondent à des variantes des formes verbales dérivées avec *-ma* et sont utilisées dans les zones où la langue est plutôt en contact avec le créole guyanais. Elles constituent un procédé nouveau pour emprunter des verbes. Les noms et les verbes en créole guyanais forment des classes grammaticales différentes (même s'il y est possible de rencontrer des verbo-nominaux). Les verbes du créole guyanais entrent en kali'na sous leur forme en créole, nue et invariable, et y sont traitées comme des formes nominales figées, mais non plus comme base dérivée. Ils y fonctionnent comme un nom, ou un verbe nominalisé, complément de la postposition *poko* « occupé à » dans le cadre d'une structure prédicative à copule n'impliquant qu'un seul participant (voir l'exemple (33) dans les prédicats non verbaux cités plus haut) :

(46) *li*²² *poko* *wai*
lire occupé à 1.COP
« Je lis. » (C.L.)

(47) *priyé* *poko* + copule « prier »
gangnen *poko* + copule « gagner » (C.L.)

Ce sont à proprement parler les premiers verbes qu'emprunte le kali'na. La structure qui émerge avec les emprunts de verbes au créole guyanais entre dans la catégorie des *bilingual compound verbs* décrite par Muysken (2000), ou celle qualifiée par Wichmann et Wohlge-muth (2008) de *light verb strategy*. En kali'na cette stratégie utilise la structure copule + postposition *poko* « être occupé à, en train de ».

L'existence dans une même langue de différentes stratégies pour emprunter des verbes a déjà été remarquée. A première vue, il paraissait surprenant de constater deux manières différentes d'intégrer des verbes provenant de langues créoles, dont le lexique est différent, mais dont la grammaire est proche. En regardant de plus près le statut des verbes dans ces créoles, il est apparu qu'il n'était pas le même en sranan tongo et en créole guyanais et que cette différence devait avoir induit la réponse différente du kali'na. D'autres facteurs pourraient avoir joué également car, comme l'indiquent Wichmann et Wohlge-muth (2008), les structures des langues source et cible ne permettent pas de faire des prédictions, et le degré de compétence des locuteurs au moment des emprunts est peut-être aussi un facteur à prendre en compte.

A la fin de la période 3 on se trouve donc avec différents types de prédicats mixtes :

- des prédicats verbaux formés à partir d'emprunts nominaux à différentes langues, déjà intégrés en kali'na et régulièrement dérivés comme les autres noms :

(48) *pena* *si-lakele-to-ya*
porte 1A-clef-VERBZ.TR-PRES
« Je ferme la porte à clef. » (C.L.)

- une structure de prédicat verbal basé sur le sranan tongo qui a été très productive (a), mais ne l'est plus, avec des variantes de prédicat non verbal lorsque le type de langue de contact change (b) :

(49)a. *si-begi-ma-e*
1A-prier/prière-VERBLZ.INTR-PRES
« Je prie. » (C.L.)

²² Les formes en italiques sont écrites dans l'orthographe de la langue d'origine.

- b. *priyé poko wa*
 prier occupé à 1.COP
 « Je prie. » (C.L.)

- des prédicats non verbaux comprenant des emprunts nominaux à différentes langues, déjà intégrés en kali'na, soit en compléments de postposition (50), soit comme base d'un adverbe dérivé (51 et 52) :

- (50) [*wenkele po na'a man*] *t-ino malo*
 magasin au aussi 3.COP 3REF-mari avec
 « Elle était aussi au magasin avec son mari. » (CL)

- (51) [*winu ami se wa*]
 vin INDEF VOL 1.COP
 « Je voudrais un peu de vin. » (CL)

- (52) [*ti-pilata-ke man*]
 ADV-argent-ADV 3.COP
 « J'ai de l'argent. » (LIT « Je suis argenté. ») (CL)

- (53) *molo kamisa [nilon-me man]*
 DEM.INAN tissu nylon-ADV 3.COP
 « Ce tissu semble en nylon. » (CL)

4. La période de « francisation »

La quatrième phase du contact donne naissance à des effets qui n'ont pas les mêmes caractéristiques : (a) au niveau de la langue, c'est désormais le français qui a la part belle dans les formes mixtes observées ; (b) au niveau des formes mixtes elles-mêmes (degrés variés d'intégration morphosyntaxique, pas d'intégration phonologique, concurrence avec des mots kali'na et / ou avec des emprunts attestés). Ces changements avaient déjà été observés il y a une quinzaine d'années puisqu'en 1990, Renault-Lescure (1990 : 92) notait que « actuellement la situation de contact interlinguistique a changé dans la mesure où les créoles ne paraissent plus être à la source de l'emprunt, remplacés par les langues européennes²³ ». Le processus peut s'expliquer par le fait que le bilinguisme kali'na / français²⁴ est plus fréquent suite à la scolarisation massive des jeunes générations et à l'insertion de la population dans des structures administratives et politiques françaises. Par ailleurs, le français tend à l'heure actuelle à jouer de plus en plus un rôle de langue véhiculaire (rôle essentiellement occupé jusqu'alors par les langues créoles). Ainsi, ce qui est observé

²³ Elle fait ici autant référence au Surinam qu'à la Guyane française, les langues européennes en question sont donc le néerlandais pour les Kali'na du Surinam et le français pour ceux de Guyane française.

²⁴ A ce bilinguisme langue première-langue de scolarisation s'ajoute aussi le plus souvent d'autres langues avec des degrés de compétence assez variés.

chez les jeunes et les enfants kali'na de la génération actuelle ne serait que le durcissement d'une tendance qui commençait à voir le jour chez leurs propres parents. Leur bilinguisme a très certainement aussi un rôle à jouer dans les phénomènes observés aujourd'hui : le bilingue a accès à un système phonologique complexe qui inclut tant les phonèmes kali'na que les phonèmes français, il n'a donc pas la nécessité d'adapter les mots du français ; il peut faire indifféremment appel au lexique des différentes langues de son répertoire, il y a ainsi parfois concurrence entre différentes formes dans ses productions ; et enfin, il y a de grandes variations dans le traitement des formes mixtes et non pas une stratégie clairement identifiable pour celles-ci (Alby 2001a). Dans ces conditions, on peut se demander si le terme « emprunt » est bien adapté aux formes mixtes actuelles (ou en tout cas à la totalité d'entre elles). On rejoint ici une problématique générale qui distinguerait, comme le fait Field (2002 : 9) d'un côté des emprunts additionnels (qui permettent de nommer des éléments nouveaux) et de l'autre des emprunts de substitution qui viennent en plus de formes déjà présentes. Le deuxième cas étant celui qui interroge le plus le chercheur dans la mesure où l'on peut se demander pourquoi les locuteurs d'une langue choisissent des éléments qui existent déjà dans cette langue.

4.1. Description des formes mixtes kali'na-français

4.1.1. Forme avec « *poko* »

Cette phase de *francisation* se caractérise par des phénomènes nouveaux :

- l'arrêt de la productivité du prédicat verbal formé sur un emprunt au sranan tongo dérivé à l'aide du verbalisateur transitif – *ma*,
- la diffusion et l'élargissement de la structure avec *poko* : verbe emprunté + postposition *poko* + copule, ou verbe « être » *wai* (souvent utilisé, à cause de valeurs aspectuelles, temporelles ou modales défectueuses dans la copule) ou *wito* « aller » et verbe emprunté + postposition *poko* + verbe *i/li*,
- l'emprunt d'adjectifs, d'adverbes ou participes passés du français traités comme des noms dérivés par un suffixe d'adverbialisation dans les structures attributives,
- le changement de classe lexicale de l'élément emprunté,
- la poursuite de l'emprunt de noms non intégrés dans la phonologie, mais très intégrés dans la morphosyntaxe :

- (54) *molo-kon* *potosu* **problème-me** *man*
 DEM.INAN-PL grand(N) problème-ADV 3.COP
 « Ce sont de grands problèmes. » (C.L.)

- (55) *kɪ-repèr[e]-ɪlɪ-kon malo ou bien i-repèr[e]-ɪlɪ-kon malo*
 1INCL-repère-V-POS-PL avec ou bien 3-repère-V-POS-PL avec
m-uku'-sa-n
 2A-savoir-PRES-INT
 « Avec nos repères à nous, ou bien, avec les leurs [ceux des Blancs], tu sais ? » (C.L.)

Dans les zones caractérisées par un contact important avec le créole guyanais, la structure avec *poko* représente un emploi dialectal. Lorsqu'elle s'est ouverte aux verbes du français, elle a acquis une diffusion générale en Guyane et une productivité très forte. Si la forme empruntée aux verbes du créole guyanais invariables ne posait pas de question, nous nous sommes demandées quelle était la forme empruntée dans la flexion française. Si dans le cas des verbes du premier groupe, il paraît difficile d'affirmer qu'ils apparaissent sous une forme infinitive (ce pourrait être une forme participiale, par exemple), la présence dans les données de verbes du troisième groupe montre bien que c'est la forme infinitive qui est sélectionnée :

- (56) *comprendre*²⁵ *poko* *s-ili-i*
 comprendre *poko*²⁶ 1A-mettre-PARF
 « Je l'ai compris. » (C.A.1999b)
- (57) *toujours écrire*²⁷ *poko kan-ai-yan*
 toujours écrire *poko* 3-être-PRES
 « Il est toujours en train d'écrire. » (C.A.1999b)

Le locuteur sélectionne la forme verbale qui, en français, se rapproche le plus d'une forme nominale : l'infinitif. Nous avons vu que cette structure est habituellement utilisée en kali'na avec des noms (32) ou avec des verbes nominalisés (cas présentés en (33) et (34)). Dans le cas où le complément de *poko* est un nom ou un verbe intransitif nominalisé, un seul actant est impliqué. C'est ce qui apparaît dans les situations observées plus haut, comme dans l'exemple suivant :

- (58) *a-mini-li circuler* *poko ei-pa man*
 2-sang-POS circuler *poko* être-NEG 3.COP
 « Ton sang ne circule pas. » (LIT « Ton sang est n'étant pas en circulation. ») (C.L.)

Lorsque le deuxième actant d'un verbe transitif doit être explicité, dans ce type de prédicat, que se passe-t-il ? L'emprunt d'un verbe comme une forme nominale invariable ne permet pas l'indication du patient. Une nouvelle structure composée

²⁵ Le terme « comprendre » est réalisé [kɔ̃pʁɑ̃dʁ].

²⁶ A partir de cet exemple nous indiquons *poko* pour montrer que le statut de cette postposition dans cette nouvelle structure méritera peut-être une nouvelle désignation.

²⁷ Le terme « écrire » est réalisé [ekʁiʁ].

apparaît alors : elle utilise un verbe spécifique transitif *#[lɪ]* « mettre, donner ». Celui-ci va présenter dans sa structure argumentale les deux participants (qui pourront être lexicalement explicités). Le groupe postpositionnel formé de *poko* et de son complément, en l'occurrence l'emprunt verbal, sort du noyau prédicatif et prend le rôle de circonstant :

- (59) *woto nettoyer poko s-i-ya*
 poisson nettoyer **poko** 1A-mettre-PRES
 « Je (le) nettoie le poisson. » (LIT « Je (le) mets au nettoyage le poisson. »)
 (C.L.)

Le patient, *woto*, implicitement indiqué par l'indice de personne de 1^{ère} personne (quand l'objet est de 3^{ème} personne), peut apparaître juste avant le verbe fléchi ou en fin d'énoncé, de même que le groupe postpositionnel. Mais il est de fait toujours placé, comme dans l'exemple ci-dessus avant le groupe postpositionnel. Par contre si le verbe est fléchi à la troisième personne et l'objet lexicalement explicité – celui-ci apparaît obligatoirement immédiatement avant le verbe en même temps que l'indice personnel préfixé au verbe est effacé – l'ordre ne peut être changé :

- (60) *nettoyer poko [woto i-yan]*
 nettoyer **poko** [poisson mettre-PRES]
 « Il nettoie le poisson. » (C.L.) (exemple en élicitation)

Cependant dans les enregistrements, on observe des énoncés dans lesquels l'objet lexical précède le groupe postpositionnel et n'apparaît plus dans la structure fixe des constituants OV, comme dans l'exemple suivant (deuxième texte C.L.)

- (61) *molo oti garder poko i-tan*
 DEM.INAN chose garder **poko** mettre-FUT
 « [Nous] allons garder ces choses-là. »

Des exemples de répartition entre différents verbes auxiliaires dans l'emprunt de verbes sont signalés par Muysken (2000) pour les *compound verbs*. Il cite notamment l'exemple du sarnami d'après les travaux de Kishna (1979) dans lesquels on en trouve un certain nombre qui se divisent globalement entre des verbes « être » et des verbes « faire ». Ils sont suivis de divers éléments, avec une importance marquée pour les compositions de « faire » avec une racine verbale et « faire » avec un verbe + préposition. Un des critères de répartition entre « être » et « faire » et le type des verbes empruntés les répartit suivant le degré d'activité (les verbes moins actifs avec « être » et les verbes plus actifs avec « faire »).

Nous retrouvons dans les formes mixtes kali'na cette distinction de structures formées avec des verbes auxiliaires, soit avec le verbe « être », soit avec le verbe « faire », quoique fondée sur d'autres critères (respectivement intransitivité et transitivité). Mais nous n'avons pas vu dans les travaux cités ci-dessus, de

description de verbes empruntés extraits de la sphère prédicative, comme cela est le cas de la structure kali'na : verbe emprunté + *poko* + *i/[li]*, dans laquelle le verbe transitif « faire » fonctionne obligatoirement avec ses deux arguments et renvoie le groupe postposition et verbe emprunté au rang de circonstant. Une autre analyse serait de considérer *ilɨ* comme un auxiliaire à deux arguments, ce qui n'est pas non plus répertorié.

4.1.2. *Forme avec -me*

En kali'na, la prédication attributive peut employer l'adverbialisateur *-me* qui a pour fonction de permettre au nom d'être utilisé comme un adverbe.

- (62) *pur-me man*
pur-ADV 3.COP
 « Il est pur (sans péché). » (CL)

L'item est intégré comme une forme nominale, quel que soit son statut dans la langue d'origine. On note que les adjectifs français, dans cet emploi attributif, se trouvent dans le seul contexte où l'on peut comparer adjectif français et adverbe kali'na. Trois catégories du français sont employées avec le suffixe *-me* : les adjectifs (62), les adverbes (63 et 64) et les participes passés (65 et 66) :

- (63) *Au moins owi point tupo d'accord-me kata-tan*
 au moins un point sur d'accord-ADV 1INCL.COP-PL
 « Il y a au moins un point sur lequel nous sommes d'accord. » (C.L.)

- (64) *à gauche-me man*
 à gauche-ADV 3.COP
 « Il est à gauche. » (C.A.1999b)

- (65) *papolo molo oti-kon compté-me man*
 tout DEM.INAN chose-PL compté-ADV 3.COP
 « Toutes ces choses sont comptées. » (C.L.)

- (66) *alakapusa poteau poko couché-me man*
 fusil poteau contre couché-ADV 3.COP
 « Le fusil est posé contre le poteau. » (C.A.1999b)

L'insertion des adjectifs et des participes français pose toutefois un problème particulier, celui de l'accord en genre et en nombre. Le genre n'est pas grammaticalisé en kali'na, le nombre présente des réalisations dont les catégories sémantiques sont différentes de celles du français et l'accord répond aussi à d'autres critères. Nous laissons ici de côté la question de l'accord en nombre à laquelle nos corpus ne permettent pas de répondre. Certaines données en ce qui concerne l'accord en genre sont néanmoins intéressantes : comment le locuteur traite-t-il un adjectif ou

un participe passé qui en français devrait s'accorder et y a-t-il un traitement différent selon que le nom déterminé est en français ou en kali'na ? Il est, certes, souvent difficile à l'oral de déterminer si un élément porte une marque de genre :

- (67) *il y a owi caisse [kaxɛ]-me man*
 il y a NUM caisse carré-ADV 3.COP
 « Il y a une caisse qui est carrée. » (C.A. 1999b)

En français [kaxɛ] se réaliserait graphiquement *carrée* mais à l'oral on ne peut savoir si l'accord se fait. Seuls certains adjectifs nous permettent donc de répondre à ces deux questions :

- cas où le nom est en kali'na

- (68) *[xɔ̃]-me man*
 rond-ADV 3.COP
 « Elle est ronde (la cassave). » (C.A.1999b)

Dans cet exemple, la troisième personne fait référence au nom *alepa* « cassave » (tour de parole précédent). Une hypothèse pourrait être que lorsque « l'équivalent » français du nom kali'na est du genre féminin, le locuteur fait l'accord. Cependant, cela n'est jamais le cas et on peut postuler que la forme « neutralisée » pour les adjectifs et participes, quel que soit le nom kali'na qu'ils déterminent, est la forme du masculin.

Cette hypothèse est corroborée par les choix qui sont faits lorsque le N est en français :

- cas où le nom est en français

- (69) *valise [uvɛxɪ]-me man*
 valise ouvert-ADV 3COP
 « La valise est ouverte. » (C.A.1999b)

Dans un cas comme celui-ci, en français on aurait la réalisation orale : « la valise est [uvɛxɪ] » or, dans l'exemple (69) la forme « choisie » est celle du masculin – ou la forme neutre. Notons toutefois que l'absence d'article devant *valise* laisse supposer que ce nom est traité ici comme un N kali'na.

Il existe malgré tout un cas d'accord du participe dans le corpus des jeunes kali'na. Celui-ci présente néanmoins une différence avec ceux évoqués ci-dessus :

- (70) *tonton n-ika-i toujours la maison [uvɛxɪ]-me man*
 tonton 3-dire-PARF toujours la maison ouverte-ADV 3.COP
 « Tonton a dit que la maison est toujours ouverte. » (C.A.2001b)

En effet, dans cet énoncé le nom français est déterminé par *la*, donc par un déterminant français, ce qui n'est pas le cas dans les exemples précédents. S'agit-il alors d'un simple happax ou l'accord est-il tout simplement lié au fait que la présence du déterminant français fait que le nom est identifié comme « appartenant au français » ?

4.2. Des variétés mixtes ?

Une des particularités de la situation actuelle, et du contact avec le français, est que cette langue a une fréquence d'apparition très importante dans les interactions. Il y a, chez les jeunes et les enfants, une tendance forte à l'usage alterné et mélangé des langues (avec des différences selon les situations). On trouve ainsi, tous corpus confondus, des prédicats qui peuvent prendre les diverses formes évoquées ci-dessus (forme avec *poko*, avec *-me*), mais aussi des formes avec des verbes fléchis en français ou en kali'na. Les corpus des jeunes kali'na présentent un certain nombre de particularités :

- (a) ils utilisent parfois des formes mixtes même avec des verbes assez courants de la langue ;
- (b) il n'y a pas usage systématique de telle ou telle structure, ils semblent « jouer » avec l'ensemble des possibilités que leur vaut leur bi-plurilinguisme, la forme même que prend leur discours bilingue n'est pas clairement définie puisque même si la tendance est à l'asymétrie des mélanges, on observe parfois aussi des mélanges symétriques.
- (c) ils produisent parfois des structures qu'on ne trouve pas forcément chez des locuteurs plus âgés.

L'exemple (71) illustre la première de ces caractéristiques (a), avec l'emploi de la forme française *écouter* au lieu du verbe kali'na *etali* :

- (71) *tu vois molo radio moko noki écouter poko kin-i-ya-n ?*
tu vois DEM radio DEM **personne** écouter **poko** 3A-mettre-PRES-INT
« Tu vois cette radio que la personne écoute ? » (C.A.1999a)

Parfois on retrouve l'emploi de formes « équivalentes » chez un même locuteur et dans une même interaction :

- (72) *oti ko dessiner poko m-i-ya molopo !*
INT INT dessiner **poko** 2A-mettre-PRES là
« Qu'est-ce que tu dessines là-dessus ! » (C.A.1999a)

- (73) *une montre telapa si-melo-i !*
une montre déjà 1A-dessiner-PARF
« J'ai déjà dessiné une montre ! » (C.A.1999a)

On peut donc se demander ce qui conduit le locuteur à employer *dessiner* en français dans l'exemple (72) alors qu'il a la possibilité de le dire en kali'na comme le montre l'exemple (73), ce qui justifie ces alternances. Le contexte peut permettre de fournir des indications dans certains cas, comme dans l'exemple (71) où l'on peut imaginer que le choix du verbe français est conditionné par le fait que ce qui est écouté c'est la *radio*, un élément qui n'appartient pas à la tradition kali'na, mais la justification est plus dure à trouver dans le cas des exemples (72) et (73). Aussi, nous pouvons poser l'hypothèse que ces jeunes exploitent l'alternance comme un mode discursif à part entière, pour signaler leur bi-plurilinguisme, comme dans le cas du mélange de langues décrit par Auer (1999).

Ce mélange de langues prend dans la majorité des cas une forme asymétrique qui se caractérise par la présence d'une langue matrice (Myers-Scotton 1993b), le kali'na à l'intérieur de laquelle sont insérés des éléments d'une autre langue (mots seuls, constituants, etc.), le français majoritairement mais parfois d'autres langues du répertoire de ces locuteurs plurilingues. L'exemple (74) illustre ce parler bilingue avec à la ligne 59 et 69 une forme avec *-me* et à la ligne 69 une forme avec *poko*. Dans cet exemple, les jeunes qui regardent un match de foot commentent l'arrivée d'un groupe de filles pas très loin d'eux. La situation en soi n'a rien qui justifie l'emploi d'éléments en français, dans certains cas l'usage de cette langue est obligatoire pour eux (jours de la semaine qui n'existent pas en kali'na et noms de couleurs que les jeunes ne connaissent pas), mais dans l'ensemble il est très difficile de donner pour chaque alternance une explication.

Un mélange de langues asymétrique (CA2001a)

- (74) 45. E. *san ! konosaton la'a ! // merde ! // aseyupo wisa asiko*
« Zut ! Elles reviennent ! Merde ! Je vais me faire un peu insulter. »
46. Y. *El. te !*
« Mais c'est El. ! »
47. R. (en sortant du groupe) *El. !*
48. Y. *itoloipa man El. la'a (rires) / elelwampo ikonima man / tomelese man !*
« Il y va directement (sous-entendu « il a du cran ». El. est allé vers le groupe de filles qui fait « peur » à E.) ! Il n'est pas futé / Il est fou ! »
49. J. *itoli te !*
« Il y va ! » (El. arrive devant les filles)
50. Y. *Elelwampo apiikatan // Elelwampo uwa [ompotatō] molo pato.*
« Elles vont l'attraper xxxx »
51. E. *awu witake hein ! amolo pili mempo / poko ketei se ! // mokompo tapiye ita.*
« Moi je vais y aller, hein ! Toi ne touche pas à mon petit frère ! Je suis pris dedans. » (la phrase est à la 3^e personne avec l'idée de « si tu touches à mon petit frère, cela me concerne aussi »)

52. Y. xxxx *wolii* / a'a ! // *Diana moko nan ? // rouge ta ? / jaune ta ? / {Moko gris tano là !}*
 « xxxx fille, okay ! Est-ce que c'est Diana ? En rouge ? En jaune ? Est-ce que c'est celle qui est en gris là ? »
53. E. {*Diana uwame senea*}
 « Je ne vois pas Diana. »
54. Y. *gris tano là !*
 « En gris, là ! »
55. J. *El ! / El. ! / El. ! // elupali a'a kae ! // El. au milieu me melo tito quoi !*
 « Oui, je dis les paroles de El. ! El. est allé juste au milieu quoi ! »
56. E. *marie lasoeurili / grande sœur !*
 « La sœur de Marie, la grande sœur ! »
57. Y. a'a !
 “Okay !”
58. X. *moko rouge ta*
 « Celle qui est en rouge. »
59. Y. *pas malme man hein / Diana.*
 « Elle est pas mal hein, Diana. »
60. E. *selupai loten ! tuwoisanpa sematon se na / san ! // gardien anikapa hein ! /// watapotake ! (Dé. Rit)*
 « Je lui ai juste parlé ! Je l'enverrai jouer ! Il ne fera pas le gardien. Je me promènerai. »
61. Dé. *gardien lasortieli mikatan ?*
 « Tu feras la sortie du gardien ? »
62. E. xxxx // *entraîner poko weli man // awu mercredi / wanome.*
 « Je vais m'entraîner pour mercredi. »
63. Dé. *uwa / dimanche ta wanome.*
 « Non, pour dimanche. »
64. E. *oti ko nan dimanche ?*
 « Qu'est-ce qu'il y a dimanche ? »
65. Dé. *kaiko !*
 « Dis-le ! »
66. E. *oti ko nan dimanche ? (Dé. rit) oti ko nan dimanche ?*
 « Qu'est-ce qu'il y a dimanche ? Qu'est-ce qu'il y a dimanche ? »
67. Y. *Owe ? ten ! mose / dimanche eyatoposan ? xxxx (tout le monde parle en même temps)*
 « Où ? (interjection) ! Toi, est-ce que tu joues dimanche ? »
68. X. *blague te molo man !*
 « Mais c'est une blague ! »
69. J. *oh baala²⁸ ! // sūrme te man ! / pasque / est-ce que noki libérer poko inepo ta beachfoot wanome / noki Fabien ?*

²⁸ Ndyuka.

« Oh frère ! C'est sûr! (que c'est une blague) Parce qu'est-ce qu'il pourra se libérer pour le foot Fabien ? »

Il y a dans ces discours concurrence entre des formes assez différentes, même si certaines semblent tendre à être plus fréquentes que d'autres. Ainsi, la prédication non verbale avec le suffixe *-me* est très productive dans le parler bilingue. On n'observe aucun cas où un attribut kali'na s'insère dans une structure française, il existe par contre deux stratégies d'insertions pour les attributs d'origine française. Elles touchent les trois catégories du français évoquées ci-dessus : les noms, les adjectifs qualificatifs et les participes passés. La première stratégie consiste à introduire l'item sans suffixation de *-me*, c'est la moins productive des deux :

(75) *noir man, aine ?*
noir 3.COP n'est.ce.pas
« Il est noir, hein ? » (C.A.1999b)

(76) *a gauche man*
à gauche 3.COP
« Il est à gauche. » (C.A.1999b)

La stratégie la plus productive est donc celle des exemples (77) à (79)²⁹ :

(77) [*pamal*]-*me man, aine ?*
pas.mal-ADV 3COP n'est.ce.pas
« Elle est pas mal, hein ? » (C.A.2001a)

(78) *hamac [omiljæ]-me man*
hamac au.milieu-ADV 3COP
« Le hamac est au milieu. » (C.A.1999b)

(79) *owi pistolet, accroché-me man*
NUM pistolet accroché-ADV 3COP
« Un pistolet, il est accroché. » (C.A.1999b)

Elle s'applique aussi dans les rares cas d'alternances avec le créole :

(80) [*mezolɛt*]-*me man*
très.maigre-ADV 3COP
« Elle est très maigre. » (C.A.2001a)

Mais il existe aussi des cas où les mélanges de langues sont symétriques. On trouve ainsi des prédicats avec verbes fléchis en kali'na ou en français régissant des groupes nominaux objets mixtes ou dans une seule langue :

²⁹ Voir la partie 4.1.2. pour la discussion sur cette forme.

(81) **une montre telapa si-melo-i**
une montre déjà 1A-dessiner-PARF
« J'ai déjà dessiné une montre. » (C.A.1999b)

(82) **tu fais owi nimuku**
tu fais NUM hamac
« Tu dessines un hamac. » (C.A.1999b)

La règle veut que la langue du verbe fléchi induise le choix de l'ordre des constituants³⁰, avec en (81) l'ordre des mots du kali'na, et en (82) l'ordre des mots du français. Mais ces formes apparaissent aussi dans d'autres types de prédication comme dans les exemples (83) avec la prédication nominale ou (84) avec la prédication existentielle :

(83) a. **bananes man**
banane 3COP
« Ce sont des bananes. »

b. **c'est owi wokili**
c'est NUM homme
« C'est un homme. »

(84) a. **trois cocotiers ami man**
trois cocotiers INDEF 3.COP
« Il y a trois cocotiers. »

b. **Il y a owi bangi**
il y a NUM banc
« Il y a un banc. »

Cette symétrie leur permet aussi de construire des structures dites « en miroir » (Nishimura 1997) qu'on ne trouve pas dans les discours des personnes plus âgées :

(85) **Il y a trois cocotiers ami man**
INDEF 3.COP
« Il y a trois cocotiers. » (LIT « Il y a trois cocotiers il y a. »)³¹

La jeune génération actuelle produit donc des structures qui ne sont pas véritablement stabilisées, qui sont très diversifiées. La question est donc de savoir si les variétés produites sont propres à des groupes de pairs, à des situations données ou

³⁰ Voir Alby (2001a) pour une discussion sur ce point.

³¹ Les exemples (83) à (85) sont issus de CA1999a.

si elles auront véritablement une incidence sur le système de prédication de la langue kali'na.

5. Pour une explication multifactorielle des phénomènes de contact

L'étude des prédicats verbaux et non verbaux, comme loupe d'une situation de contact de langues, nous a semblé pertinent pour tenter de comprendre plus largement les phénomènes de contact. Nous rappellerons par l'observation des facteurs linguistiques d'une part et sociolinguistiques d'autre part les propriétés que nous avons dégagées pour tenter de tracer des frontières entre emprunts et alternances.

5.1. Facteurs linguistiques

Nous avons vu que les emprunts en kali'na suivaient une échelle stable d'empruntabilité, jusqu'à ce que la langue soit confrontée aux emprunts de verbes et d'adjectifs. L'impossibilité d'emprunter directement des verbes pour un système verbal complexe et des adjectifs, là où les systèmes des langues en contact sont différents, est un phénomène attesté, comme nous l'avons vu, pour d'autres langues. Le système verbal du kali'na est complexe, avec un système d'indexation des personnes lié à une hiérarchie des personnes et au rôle sémantique des arguments et avec une scission de l'intransitivité. Nous avons également constaté que la classe des adjectifs telle qu'elle se réalise dans les langues européennes n'existe pas en kali'na. Comme conséquence les verbes étrangers, tout comme les adjectifs, subissent un changement de catégorie lors de leur insertion en kali'na et y sont marqués systématiquement par des morphèmes natifs mais qui, à partir d'un sens particulier, vont acquérir cette spécialisation. Ainsi le verbalisateur *-ma* dont le sens déjà indiqué par de Goeje (1946 : 39) «appliquer, à la manière de» est rapproché explicitement du morphème attributif *-me* «à la manière de» (ibid : 22) ; plus récemment et pour le trio, autre langue caribe des Guyanes, Carlin écrit (2004 : 123) « Le suffixe de facsimilé *-me*, est ainsi appelé parce que le nom auquel il est suffixé acquiert le sens d'être manifestement mais pas intrinsèquement ce que représente le nom. Ce suffixe représente par excellence la perception du monde dans lequel les Trio vivent, c'est-à-dire un monde en changement constant [...] ». La traduction d'un nom porteur de ce morphème comme « pareil à X » ou « comme X » se trouve dans de nombreuses langues caribes, dans lesquelles son sens est actuellement « virtuellement mais pas dans son essence ». Quant à la postposition *poko*, son histoire montre le passage d'un sens locatif à celui de progressif dans diverses langues caribes (Gildea 1998), ce qui est le cas en kali'na. Son emploi pour intégrer aujourd'hui les verbes d'une langue source permet de penser que son évolution sémantique se poursuit et devra être analysée plus finement. Mais peut-être peut-on déjà faire l'hypothèse que les prédicats mixtes construits avec ces marques avertissent d'une certaine façon que les actions ou les états qu'ils désignent ne sont pas inhérents à la langue.

Il existe par ailleurs une convergence entre phénomènes de changement interne et externe : la langue kali'na offre une tendance aujourd'hui à privilégier l'emploi de structures analytiques (les jeunes locuteurs n'utilisent plus beaucoup l'incorporation nominale par exemple), ce qui va dans le sens du passage d'un verbe synthétique à une structure analytique et l'emploi grandissant des auxiliaires ; ainsi est favorisé l'usage des prédicats non verbaux avec *poko* et avec *-me*.

Ces constructions sont récurrentes dans tous les corpus. Mais nous avons par ailleurs observé d'autres phénomènes, comme des prédicats constitués d'un verbe français fléchi insérés dans des énoncés kali'na, des emplois d'adjectifs français sans marqueur spécifique, des structures en miroir et des variations dans l'emploi de ces différentes constructions. Comment introduire une classification dans ces différents prédicats, lesquels sont des emprunts, lesquels représentent des alternances ?

Les verbes construits sur une base verbo-nominale du sranan tongo, traitée comme un nom et verbalisée par le suffixe *-ma*, présentent toutes les caractéristiques des emprunts (Muysken 2000):

- ils sont intégrés phonologiquement, morphophonologiquement, morphologiquement et syntaxiquement : ils fonctionnent régulièrement comme tout prédicat verbal de la langue (2 actants, les indices personnels des verbes transitifs préfixés aux verbes commençant par une consonne, les marques de TAM suffixées aux verbes dont la voyelle finale est *-a*) ;
- ils sont devenus une partie constitutive du lexique en l'augmentant de verbes nouveaux, ils sont mémorisés et seront reproduits par n'importe quel locuteur.

Les mêmes critères linguistiques s'appliqueront aux rares formes attributives construites à partir d'un nom suffixé du morphème *-me*.

Le changement de structure prédicative induit par le changement de langue en contact est en premier lieu noté pour des formes issues du créole guyanais, dans un emploi dialectal et transitoire. Lorsque cette structure s'ouvre aux verbes du français, elle présente des caractéristiques nouvelles :

- les formes ne sont intégrées ni à la phonologie de la langue, ni à la morphophonologie, ni au reste de la grammaire : formes invariables, mais pouvant présenter des variantes d'une occurrence à l'autre ; rupture dans l'ordre fixe OV du kali'na lorsque l'objet est présent lexicalement dans la construction avec *ili* « mettre »;
- les formes ne sont pas vraiment incorporées au lexique de la langue, bien que la frontière entre ce qui relève du lexique général ou du discours individuel ne soit pas aisément traçable. Dans certains cas pourtant, ils semblent s'être forgé une place en entrant avec un sens précis. C'est le cas de *pêcher* lorsqu'ont été introduits les filets de pêche, à une époque relativement récente, *pêcher poko kanaiyan* « il est à la pêche (au filet) » et cette forme a élargi son sens en s'employant pour tout type de pêche, y compris la pêche à la ligne pour laquelle existe un verbe kali'na bien précis. Mais comme on l'observe dans les corpus, ces verbes français sont tout à la fois utilisés dans des contextes nouveaux, comme *téléphoner*, que dans des contextes dans

lesquels existe un verbe kali'na, comme *apparaître, écrire, nettoyer*, etc. Ces emplois semblent bien relever d'un usage transitoire, bien que l'on ne puisse pas dire si cette phase transitoire n'est pas déjà franchie dans certains cas.

Les mêmes caractéristiques s'appliquent aux adjectifs issus du français.

Ces différents critères semblent bien les caractériser comme des alternances (Muysken 2000, Winford 2003). Les différences ne sont cependant pas aussi tranchées. Il nous paraît plus adéquat de considérer les emprunts et les alternances comme les extrémités d'un continuum le long duquel les types de prédicats mixtes vont osciller suivant des critères qui nécessitent de faire un détour par le regard sociolinguistique.

5.2. Facteurs sociolinguistiques

De même que pour les facteurs linguistiques, divers facteurs sociolinguistiques semblent jouer un rôle dans l'apparition de ces phénomènes de contact :

- le degré de contact et de bilinguisme des locuteurs ;
- les thématiques abordées. Ainsi, dans les corpus relatifs à l'école, on observe la présence des verbes « comprendre », « écrire », « dessiner », « apprendre », ou ceux relatifs au football comme [s'] « entraîner » ; d'autres interactions montrent que dans certaines situations formelles liées au monde occidental et français, comme par exemple les réunions du conseil municipal, les prédicats mixtes sont extrêmement présents, permettant de se référer à toutes les activités relatives à la gestion de la commune ;
- les groupes de locuteurs, comme par exemple dans le parler bilingue des élèves ou des groupes de pairs ; leur usage plus fréquent chez les garçons que chez les filles (Alby 2001a), alors que leur utilisation est bannie des pratiques langagières des « puristes » et dans les discours introduisant les rituels proprement kali'na.

La description des discours bilingues a permis de mettre en évidence un certain nombre de processus pour lesquels il nous paraît peu pertinent de s'appuyer sur un cadre descriptif et analytique unique. L'élaboration d'un modèle commun permettrait d'utiliser « un cadre unique, à l'intérieur duquel quelques paramètres définiraient de manière variationnelle les différentes relations que les sujets [...] entretiennent avec les [...] langues qui constituent leur répertoire communicatif » (Py 1995 : 15). Tous ces phénomènes sont la marque de la gestion d'un répertoire qui se caractérise par un équilibre variable entre deux forces contraires : « une tendance à rapprocher le plus possible les deux langues l'une de l'autre, de manière à faciliter les passages divers que le sujet est amené à opérer dans ses pratiques langagières [et] un effort visant à contrer la tendance précédente, à éviter le télescopage des deux langues qui résulterait d'un rapprochement trop marqué » (Py 1995 : 16). Sans cette deuxième tendance, le rapprochement est susceptible de donner naissance à des langues mixtes. Or, nous avons pu observer que malgré une certaine variabilité dans le traitement des

formes mixtes, il existe une tendance à la systématisation de certaines qui pourrait conduire éventuellement, à terme, à une fusion de langues, à la création d'une langue bilingue mixte. Mais il ne s'agit là que d'une hypothèse. En effet, même si le mélange des langues semble tendre vers le pôle du rapprochement, les pressions normatives – tant du côté des « puristes » kali'na (élite intellectuelle, politique³²) que du côté des « puristes » français (enseignants, parents), peuvent être suffisamment fortes pour contrebalancer cette tendance.

Les phénomènes observés peuvent être évalués en fonction de ces deux forces : certains d'entre eux, comme les alternances conversationnelles ou les mélanges de langues alternationnels « affirment par leur existence même la différence des langues » (Py 1995 : 17). D'autres qui s'actualisent dans les restructurations d'un système du fait de l'influence d'un autre système, la nient. Les insertions lexicales occupent dans ce modèle une place intermédiaire selon leur degré d'adaptation à la langue d'insertion.

Le regard sociolinguistique permet ici de comprendre ce qui préside socialement, conversationnellement, identitairement, individuellement, etc. à l'apparition des marques transcodiques dont le fonctionnement, la construction de la mixité au sein de l'énoncé vont être explicités par le regard linguistique.

5.3. Vers quelle évolution ?

Quelques remarques nous permettront de souligner la difficulté à proposer des hypothèses d'évolution, même si, de tout ce que nous avons présenté, nous pouvons tirer quelques conclusions.

L'insertion des Kali'na dans des structures administratives et politiques, scolaires et de loisirs, ainsi que dans le travail salarié conduit les locuteurs à constituer des groupes de pairs (« jeunes », « politiques », « associatifs », etc.) qui vont avoir des pratiques langagières nécessitant un lourd investissement conceptuel. Actuellement les différents types d'alternances codiques nous ont montré que l'insertion de verbes ou d'adjectifs étrangers peut être réalisée sous une forme et que celle-ci peut disparaître (les verbes en *-ma*)³³ ; que l'innovation est au rendez-vous avec de nouvelles sous-classes de noms et la structure originale avec le verbe *#i* ; que les morphèmes *-me* et *poko* se spécialisent dans le marquage de ces alternances prédicatives, avec une fonction spécifique de « marqueur » d'éléments étrangers. Il est intéressant de constater encore les interconnexions entre langue et identité : ces marqueurs indiquent dans leur valeur initiale une « apparence et un état transitoire ». Leur utilisation systématique avec les alternances prédicatives semble suggérer qu'une de leur fonction est d'avertir l'interlocuteur de l'insertion d'un élément étranger³⁴ et, par ce biais, d'en permettre un usage extrêmement fréquent.

³² Alby et Léglise (2003).

³³ Ou aussi : l'énumération des nombres français qui, il y a trente ans, se faisait avec le suffixe *-me*, ce qui ne paraît plus être actuellement le cas.

³⁴ Il en est avisé par ailleurs par la forme phonologique.

Cette situation peut-elle conduire à la création d'une langue mixte ? La définition d'une langue mixte, telle que proposée par Bakker et Mous (1994) comprend quatre caractéristiques :

- a – les morphèmes liés (grammaticaux) sont dans la langue réceptrice
- b – les lexèmes sont dans la langue source
- c – les morphèmes grammaticaux libres sont dans l'une ou l'autre langue
- d – la syntaxe est celle de la langue réceptrice.

Les différents corpus de discours bilingues étudiés présentent un certain nombre des mécanismes impliqués dans les changements dus au contact :

- nombreux emprunts et alternances codiques ;
- des phénomènes de « négociation » (« The 'negotiation' mechanism is at work when speakers change their language (A) to approximate what they believe to be the patterns of another language or dialect (B) » (Thomason 2001 : 142). C'est ce qu'on observe quand les locuteurs de kali'na placent l'objet devant le verbe emprunté au français : ils transfèrent la relation constitutive OV du kali'na au verbe français, alors que celui-ci est devenu le nom d'un groupe circonstanciel, et introduisent par là un changement radical dans l'ordre des constituants du kali'na;
- quelques phénomènes de double marquage.

Ces mécanismes et les résultats observés restent variables et acceptables, ou non, suivant les locuteurs. Ils semblent correspondre à une phase de discours bilingues et de mécanismes linguistiques utilisés pour répondre à des besoins socio-linguistiques divers plutôt qu'à une langue mixte émergente. Cependant comme nous le rappelle Field (2002), ce type de situation peut être une porte ouverte à des changements plus drastiques et rapides, en particulier lorsque le contact est intense et que la communauté linguistique est faible numériquement.

Sophie Alby

IUFM Guyane, CELIA – SEDYL

Odile Renault-Lescure

IRD, CELIA – SEDYL

Alby S., Renault-Lescure Odile (2012)

Stratégies prédicatives en contact : langue kali'na et discours bilingues des jeunes kali'na

In : Chamoreau C. (dir.), Goury Laurence (dir.).

Changement linguistique et langues en contact : approches plurielles du domaine prédicatif

Paris : CNRS, p. 29-69. (Sciences du Langage)

ISBN 978-2-271-07600-7